

## *BWIZA-LA-BELLE*

Ce quartier aurait joliment porté le nom d'« Îlot sacré ». Comme l'« Îlot sacré » qui fait battre le cœur de Bruxelles, Bwiza le bien nommé – car son nom Kirundi signifie La Beauté – animait la ville de Bujumbura, au bord du lac Tanganika. Primitivement baptisé Camp belge en référence à la puissance tutélaire, cet espace dortoirisé, construit à l'américaine avec des avenues droites comme à Harlem, n'avait en réalité connu de belge que le nom. À peine abritait-il les premiers commis indigènes au service des Belges, mais très vite, il devait se transformer en un patchwork démographique où se coudoyaient tout ce que l'Afrique des Grands Lacs avait engendré de Bantous et de Nilotiques. Les Congolais, appelés aussi Kongomanis, y faisaient la loi, ou plutôt la loi de la jungle y régnait, puisque leur force physique, doublée d'une extraordinaire habileté à frapper leurs adversaires de la tête, intimidait les pauvres montagnards burundais, affublés du sobriquet dépréciatif de « vaches de Mwambutsa », du nom du monarque régnant.

Étrangers dans leur propre capitale, les pauvres montagnards devaient aussi affronter cet autre ennemi redoutable qui avait investi les lieux : la malaria. Les moustiques qui infestaient les basses terres de la région naturelle de l'Imbo-mpi, n'avaient-ils pas inspiré à la tradition d'interdire au souverain du Burundi de voir un jour le lac Tanganika ? Le grand roi Mwezi Gisabo lui-même, de son noble nom Bikata Bijoga, s'était montré hardi en transgressant cette interdiction, mais n'était-il pas mort dès son retour de Bujumbura ? Mais pour inhospitalière qu'elle fût, Bujumbura n'en restait pas moins la capitale des montagnards burundais et Bwiza leur point de chute. Ce n'était pas que les Kongomanis avaient regagné leur pays afin d'y jouir de l'Indépendance que la Belgique venait de lui octroyer sans atermoiements funestes. Loin de là. Ils étaient simplement devenus moins réfractaires à ces montagnards qui compensaient leur faiblesse physique par un art raffiné de la palabre et des aptitudes insoupçonnées à diriger la cité. Dans l'administration, ils devaient désormais composer avec le nouveau chef de service et le nouveau bourgmestre, fraîchement sortis du prestigieux groupe scolaire

d'Astrida, mais qui n'en transpiraient pas moins l'atavisme paysan de tous leurs pores.

À Bwiza, il fallait se concilier les faveurs du nouveau chef de quartier, sentant encore la terre et la bouse de vache. Il fallait se résigner à chanter chaque matin le nouvel hymne national, « Notre Burundi », d'un chauvinisme, d'un tellurisme et d'un passéisme maladifs à leur goût. Il fallait s'accommoder du Kirundi comme langue de l'administration et des affaires, cet idiome « bovin » ayant supplanté le Kiswahili, parler des Kongomanis imposé comme langue vernaculaire au Burundi avec la complicité des Belges.

Péripéties après péripiéties, à la faveur d'un coup d'État typique du décor politique de l'époque, les « vaches de Mwambutsa » devinrent les sujets d'un président révolutionnaire et panafricaniste. Les Kongomanis adhérèrent sans regimber au parti unique, aux mouvements aussi uniques des femmes, des jeunes, des travailleurs et des commerçants. Plus intégrés qu'eux, on mourrait ! Mais ils étaient surtout intégrés à Bwiza leur quartier, qu'ils partageaient sans états d'âme avec les montagnards devenus leurs nouveaux maîtres, ce qui arrangeait tout le monde.

Les « vaches de Mwambutsa » d'hier, ordinairement mangeurs de maïs sous toutes ses formes, au point de se faire coller le surnom de « casse-grains », furent initiés aux plats typiquement congolais, faits de fougou, accompagnés de Ndagala, fortement assaisonnés de pili-pili. Naguère buveurs de lait et d'hydromel délayé dans du vin de banane, ils devinrent les piliers des bars à Primus, tenus par les Kongomanis, ces débits de boissons et de décibels ayant pour noms Oua-Bar, Boule d'Ambiance, CVR-National, Buvette de la N'sele. Ici, on se défonçait, on chantait, on dansait, on « bougeait ». On exécutait le « Sakayonsa » jusqu'à l'aube. On ne dédaignait pas non plus cet alcool particulièrement destructeur à base d'écorces de manioc, le Rutuku, qui vous transforme en un tournemain un montagnard en moribond.

On ne recouvrait ses forces qu'après avoir expédié un plat de ratatouille fourre-tout, communément appelé « mélange » à l'hôtel Safi, ou dans un des innombrables « restaurants de la paix ». Tout requinqué et débordant d'énergie, on pouvait alors aller batifoler dans les dancings et les bordels, eux aussi tenus par les Kongomanis. Les

jeunes se faisaient forts d'appartenir au BANV, pour « Bambocheurs-Ambianceurs-Noceurs-Vadrouilleurs ». Leurs bandes se donnaient les noms les plus insolites comme les Records, les Cyclos ou Thunder Boys. Des femmes peu économes de leurs corps égayaient la galerie chez L'Égorgeur et autres Coin de Paris au prix unique de cent francs burundais. Mais bientôt, les Kongomanis cessèrent d'être les seuls pourvoyeurs de péripatéticiennes à Bwiza.

Du haut de leurs collines natales, des montagnardes bon teint, pourtant réputées pour leur retenue presque religieuse, comprirent le parti qu'elles pouvaient tirer elles aussi de l'amour rémunéré, même modiquement. Kanyana était belle parmi les plus belles. Son corps illustrait tous les canons de beauté en vigueur dans l'esthétique burundaise. De type dolichocéphale, sa tête tenait sur un cou fin et était couverte d'une chevelure fournie de forme oblongue, ce qui lui donnait de loin l'allure d'une grue couronnée. Sa figure était constamment éclairée par un sourire aux dents blanches et bien « sarclées » (pour dire « espacées »), qui contrastaient si harmonieusement avec une gencive noire de princesse. Ses seins satinés semblaient avoir été pétris par la main de Dieu-Imana lui-même, tandis que de gracieuses rondeurs s'annonçaient à travers une stéatopygie naissante que l'on attribuait à un régime alimentaire par trop riche en produits laitiers. « Elle a de l'avenir », chuchotait-on à son passage.

Gasuka n'était pas moins belle. Comme Kanyana, elle n'était ni trop claire ni trop noire, mais « entre deux teints ». Ainsi disait-on « là-haut ». Elle était de ces femmes « pleines de vie », vigoureuses sans cesser d'être désirables. On pouvait jaser sur son visage ramassé et sur sa chevelure envahissante, en position avancée sur son front proéminent. On pouvait tiquer à la vue de ces mollets plutôt développés et de sa stature anguleuse d'homme. Mais tout cela était admirablement corrigé par des seins bien moulés et bien placés, ainsi que par une chute des reins superbe, symboles d'une féminité réhabilitée. Pour être belle, elle n'en était pas moins utile. Sa constitution physique n'y était d'ailleurs pas pour rien. Elle avait une réputation établie de laboureuse. On disait d'elle que, pour cultiver, elle « déterrait les taupes », ce qui faisait la fierté de ses parents dont les champs regorgeaient de patates douces toute

l'année. On comprend qu'ils n'aient pas pu se passer de ses services pour l'envoyer à l'école !

Kanyana et Gasuka appartenaient à la même classe d'âge et, souvent, elles se rencontraient dans les mêmes activités. Elles allaient ensemble puiser de l'eau au marigot, ramasser du bois de chauffage, couper de l'éragrostis pour en faire de la litière. Le dimanche, elles faisaient ensemble le chemin de la messe, moins par conviction religieuse que pour échapper à l'autorité parentale. Après la messe, c'était l'heure du marché. Elles n'avaient rien à y vendre ou à y acheter, mais s'y faisaient simplement admirer des jeunes mâles. Une pratique longtemps éprouvée de séduction consistait à disposer le vêtement qui couvrait leur gorge de manière à laisser deviner une poitrine drue sous un maillot passablement usé. À force de se côtoyer, elles avaient fini par devenir des confidentes. C'est à de pareilles occasions qu'elles échangeaient les informations, se racontaient leurs expériences et échafaudaient des projets d'avenir.

Elles avaient appris les ravages exercés par les femmes congolaises de l'ethnie des Bashis auprès de leurs « frères » partis pour Bujumbura. Aussi se déterminèrent-elles à aller tenter leur chance à Bwiza en vendant leurs charmes. « Qu'ont-elles de spécial en somme ces "Bashi-kazi", si ce n'est de s'enduire d'onguents, de porter des pagnes "bitenge" de manière relâchée et de se dandiner en faisant onduler leurs croupes obscènes ? » « Nous irons à Bujumbura et nous ferons valoir nos atouts et nos atours », dirent-elles. « Quant au Kiswahili, il ne nous fait pas peur ; l'amour ignore la frontière des langues. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. À l'insu de leurs parents, Kanyana et Gasuka préparaient leur voyage initiatique vers Bujumbura. Leur préoccupation première fut de s'astreindre à une séance de décrottage assidu des pieds dite « Gucamaga » et de se recouvrir de beurre rance et d'ocre rouge, réputés infailibles pour les rendre plus belles et plus claires ; aussi belles qu'un coucher de soleil, aussi claires que l'eau de pluie sur une feuille de colocase.

Le temps d'une nuit d'insomnie due à l'impatience et après avoir noué rapidement leurs flanelles en sari, les fugueuses se mirent en route dès le premier chant du rossignol. Marchant d'un pas allègre,

elles allaient à l'aventure, sans papiers ni bagages, le premier passant leur servant de guide. Aiguillées par le désir d'atteindre au plus tôt la terre promise, elles avançaient à une vitesse qu'elles n'auraient pas crue possible. Comme si elles s'acharnaient à rattraper le soleil dans sa course vers l'ouest !

À l'heure où les vaches se rendent à l'abreuvoir, elles dévalaient la forêt de la Kibira et au moment où les gens rentrent des champs, elles parvenaient au lieudit « le Collège », à quelques encablures de Bujumbura, une hauteur d'où on la découvrait dans toute sa splendeur.

À la rentrée des vaches, elles étaient déjà à Bwiza. Plus le ciel s'assombrissait, plus la cité était illuminée, sans fumée, de feux aériens. L'éclairage qui faisait si cruellement défaut à l'intérieur des maisons, se déployait scandaleusement au-dehors. Ce spectacle de feux et de lumières ne leur épargnait pas hélas de se demander où elles passeraient leur première nuit à Bujumbura.

On leur avait dit que Bararuhiga, fils de Munebwe, de son état jardinier chez Bwana Shamba, vivait à Bwiza. Ô faribole ! Tous les passants interrogés déclaraient ne pas le connaître. « Je ne saurais pas vous dire ! » leur répondait-on souvent. Bararuhiga inconnu à Bujumbura ? Alors que dans le fin fond de leur patelin, c'était un notable ? Voilà qui, dès l'abord, les mettait aux prises avec la solitude et l'anonymat vorace de la ville.

Mais elles s'étaient convaincues que Dieu-Imana n'oublie jamais les siens et qu'en tout état de cause, une femme ne saurait manquer de logis. Après tout, quelle importance si c'était un Blanc, un Asiatique, un Sénégalais, un Congolais ou un Burundais qui cueillait, le premier, le fruit de leur jeunesse ? Cependant, elles commençaient à désespérer. À leur colline, il devait être l'heure de la traite des vaches. À force de rouler leurs yeux bovins dans tous les sens, elles n'avaient pas remarqué que, depuis quelques instants, un jeune Kongomani à jeun les couvait des yeux, libidineux.